

L'Abéille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1927
Publié par les Frères Pichayon, Publicistes, Co. au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., No. 140 Bourbon, N° 600
Encadré pour la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi... \$2.00
Par an... \$12.00
Pour les Etats-Unis, un an... \$10.00
Par mois...

QUATRE ANS APRES

1918-1922

Il ne faudrait jamais confondre l'espoir et la réalité. Lorsque, voici quatre ans comptés, les combats furent arrêtés, tout le monde de s'écrier: "Victoire! Victoire! Victoire!" Certes, nous sommes tous ruinés, mais l'Allemagne va payer! Ça, c'est l'espoir.

Quatre ans se sont passés depuis. Et qu'est-ce qui paye aujourd'hui jusqu'au dernier maravedi? Et, mais, c'est la France, pard! Mais quand elle aura tout payé, on commence à se demander qu'est-ce qui va bien lui rester? C'est la réalité.

Quand il y a quatre ans, on crut que le carnage avait vécu; que jamais on ne ferait plus la course sanglante à la gloire, tout l'univers en chœur cria: "Plus de canons, bon débarras. Les fusils, qu'on en fasse un tas, l'Allemagne désarmera!" Ça, c'est l'espoir.

En guise de poser ses armes, afin de calmer nos alarmes, et versant d'abondantes larmes, l'Allemagne n'a pas cessé, restant en secret belliqueuse, d'entretenir ses mitrailleuses pour une autre "rafale et joyeuse". C'est la réalité.

Au lendemain de l'armistice, on se rappela les supplices, les tortures et les sévices, les crimes flagrants et notoire. Et tout l'univers indigné s'écria: "On va les juger, aucun ne doit être épargné. C'est bien à leur tour de pleurer!" Ça, c'est l'espoir.

Les juger, c'était bientôt dit. On ne leur a rien interdit, ils vivent comme au paradis, car on craint de les embêter. Et leur chef à la triste mine fête au lieu d'expiation son crime... Sainte-Hélène? Non. Sainte-Hermine. C'est la réalité.

On crut aussi, quelle folie, que l'Allemagne, enfin punie, aiderait à rendre la vie à la région triste et noire, où l'on se battit si longtemps. Ils ensemenceraient les champs. Ça, c'est l'espoir.

On est encore à les attendre. Arbres scés, amas de cendres, maisons achevées de se fendre, pauvres églises sans clocher, obus finissant d'éclater. Pour réparer tant de souffrance, qui travaille aujourd'hui? La France. C'est la réalité.

On se disait: "Ils vont connaître à leur tour ce que c'est que d'être malheureux et pauvres, peut-être! Pauvreté, détresse et pain noir leur feront regretter leurs crimes. De grands, ils deviendront infimes. Que la paix soit sur leurs victimes!" Ça, c'est l'espoir.

Ils sont riches, ils sont prospères. Le mark? Qu'est-ce que ça peut faire? Ils se moquent de la vie chère. Toutes leurs usines et leurs terres regorgent de prospérité. Pendant qu'ils sont dans l'abondance, on se serre le ventre en France! C'est la réalité.

Au soir de l'armistice, en fête, chacun disait, en bon prophète: "Notre entente est vraiment complète, et cela fait plaisir à voir. Adieu colère et démené, amis, entrons dans la danse, une ère de paix commence!" Ça, c'est l'espoir.

En fait d'accord, c'est le chaos, chacun voudrait dire son mot. C'est à qui parlera plus haut, on proteste de tous côtés. On gémit, on ergote, on se butte; tous les anciens amis discutent. Si c'est cela votre paix... flûte! Et voilà la réalité!

La Ligue des Nations

Genève.—Mme M. E. McDowell, à la tête du "University of Chicago Settlement", actuellement à Genève où elle s'intéresse aux activités de la Ligue des Nations, exprime l'opinion suivante:

"Après avoir suivi pendant un mois les activités de la Ligue des Nations, et après avoir causé avec les délégués j'ai conclu que la Ligue est une organisation dont la réussite est assurée, mais elle n'est pas encore une Ligue des Nations. Parmi les milliers de touristes qui voyageaient en Suisse, deux mille Américains ont visité le secrétariat de la Ligue, cet été, et se sont rendus compte, bon nombre pour la première fois, que le secrétariat se compose de nos meilleurs experts collaborant avec ceux d'autres nations. Que les Etats-Unis soient membres ou non, leur peuple est représenté à la Ligue par les experts américains.

"La Ligue des Nations croit en puissance, mais elle ne deviendra pas une puissance mondiale. Ses membres les plus importants le disent bien, avant que les Etats-Unis, l'Allemagne, la Russie, et même la Turquie, siègent à ses conseils. Tous sont d'accord sur le fait que l'absence de Etats-Unis retarde l'avancement de la Ligue.

"Le fonctionnement de la Ligue est bien réel. Les petites nations et les minorités se font entendre, les puissantes et les faibles siègent côte

à côté, aux assemblées et aux commissions, les petits sont protégés contre l'intervention des grands, et aussi contre eux-mêmes.

"J'ai entendu les petites nations s'opposer aux grandes et les discussions les plus franches engagées, sans danger de rupture. L'Assemblée de la Ligue donne l'impression d'une nouvelle école de diplomatie, et la foi qu'on a en elle augmente encore, avec des incidents comme celui-ci: Le représentant de Haïti, un nègre éloquent, d'une intelligence et d'une personnalité remarquables, critiquait la Grande-Bretagne sur l'esclavage en sud-africain et présente une résolution donnant un mandat sur la population d'une région sud africaine. Cette résolution fut adoptée et Lord Robert Cecil et le Professeur Gilbert Murray, représentant le Sud Africain furent les premiers à voter l'adoption."

La Fidele Amitie

Quand M. Corbillon, homme de lettres pauvre et misanthrope, eut achevé de lire l'avis dactylographié que la banque lui envoyait, il le glissa dans le tiroir de son bureau et sourit. Qu'une nouvelle fut bonne ou mauvaise, l'accueillait ainsi avec le même sourire dédaigneux. Le hasard avait depuis longtemps perdu prise sur cet humoriste pour qui le monde n'était plus qu'une farce triste. Ceux qui nourrissent peu d'illusions sur la beauté de leur âme n'ouvrent aux nobles sentiments dont se targuent les hommes qu'un crédit limité. Cependamment l'expérience, cette fois, valait d'être tentée et M. Corbillon la tenta.

Avec un peu d'efforts, il se découvrit trois amis fidèles ou qui faisaient profession de l'être. Le premier, gras et riche, courait à cœur d'année les casinos et la folle aventure. Lorsque la chance ou quelque nouvelle maîtresse l'avaient un peu trop rudement trahi, il venait se réfugier, une huitaine, chez son vieux Corbillon. Puis après s'être débarrassé de ses soucis, et en le racontant, il filait sur quelque Monaco où il envoyait, par carte postale, son éternelle reconnaissance. M. Corbillon lui écrivait: "J'ai pris au cercle la forte culotte. Trois mille, que j'ai promis de payer avant lundi et dont je n'ai pas le premier sou. Si tu peux me les avancer, tu me rendras service..."

Le second ami de M. Corbillon faisait dans un commerce facile des affaires d'or. Tous les six mois, il invitait à dîner au restaurant son excellent camarade, remuait au dessert des chiffres formidables et, pour ne pas humilier un ami modeste, lui laissait régler l'addition. M. Corbillon, cyniquement, lui manda: "J'ai une mauvaise pierre dans mon sac. Trois billets de mille, dit le chirurgien, suffiraient à éviter à mes amis les frais d'une couronne et les embêtements d'une inhumation..."

Le troisième ami de M. Corbillon grignotait à même un héritage immense dont le trop plein des rentes retournait, chaque année, grossir le capital. M. Corbillon, qui l'approvisionnait de billets de théâtre, lui confia: "Crise d'ennui. Tu sais ce que c'est. Trois mois au soleil du Midi me réchaufferaient les idées. A mille francs par mois, le compte est facile. C'est pour toi l'occasion d'un geste absurde et magnifique. Il n'est point d'aileurs impossible que je te rembourse quelque jour..."

Les trois lettres achevées, M. Corbillon les porta lui-même à la poste; puis, calme comme un homme qui, une bonne fois pour toutes, a écarté de sa pensée l'inutile inquiétude, il attendit sans impatience.

Quand les trois réponses lui furent parvenues, M. Corbillon, sans les déchiffrer, les porta chez M. Zavier, son notaire, en même temps qu'un pli scellé, et il lui remit le tout, avec un énigmatique sourire.

"Veuillez d'abord ouvrir, maître Zavier, ces réponses qu'a dictées sans doute l'amitié."

La lettre de l'ami gras et riche était nette comme un coup de poing: "Quand on veut se mêler de jouer, il faut avoir les reins solides. Si tu te tirais aujourd'hui du pétrin, tu n'y retournerais demain que plus lourdement. En conséquence..."

—Passeons, dit M. Corbillon, à la seconde lettre.

La seconde lettre était longue, confuse en ses débuts, claire en ses conclusions: "Ceux qui ont la chance de vivre, comme toi, une vie indépendante, comprennent mal les tyrannies du commerce. J'ai justement, à la fin du mois, une lourde échéance. Il ne m'est donc pas possible, à mon très grand regret..."

—Je vous bien, dit M. Corbillon, qu'il ne me reste d'espoir qu'au troisième numéro.

Le numéro trois allait droit au but au milieu d'ironies: "Monsieur a besoin de prendre l'air? Monsieur a ses vapeurs comme une femmelette! Est-ce que je me promène, moi? Je garde mes quatre sous, garde les mauvaises plaisanteries..."

M. Corbillon arrêta M. Zavier d'un geste souriant et discret: —N'insistons pas...

—Avant de se retirer, il pria le notaire de garder précieusement le pli scellé et ajouta:

—Veuillez convoquer, cher maître, ces trois messieurs en votre étude dimanche matin, pour une communication urgente.

Le dimanche suivant ces trois messieurs arrivèrent tôt, assez intrigués,

UN CIERGE ENORME



Le plus grand cierge du monde sera bientôt installé dans l'Eglise de Notre Dame de Pompeii, en Italie, en mémoire d'Enrico Caruso, le célèbre ténor qui est décédé l'année dernière. Le cierge a une valeur de \$3700, et pèse une tonne. Il sera allumé une fois par an seulement, le 2 novembre, ce qui portera sa durée à 18 siècles.

M. Zavier les fit courtoisement asseoir en des fauteuils confortables. Il toussota professionnellement, ouvrit sa serviette, en tira l'enveloppe scellée de cinq cachets de cire, la posa devant lui sur son bureau et prit la parole:

—M. Corbillon avant de prendre connaissance des réponses que vous lui avez adressées, m'a remis cette enveloppe, dont j'ignore le contenu, et que je vais ouvrir en votre présence.

Au milieu d'un silence lourd, M. Zavier brisa les cachets et lut d'une voix tranquille le papier de la banque: "Nous avons le plaisir de vous informer que votre obligation du Crédit National, numéro 52,087, est sortie remboursable à un million."

Un second papier daté et signé de M. Corbillon disait simplement: "Je n'ai nul besoin d'une fortune trop lourde pour moi. A celui de mes trois amis qui m'aura le premier prêté la petite somme que je lui demandais, M. Zavier versera, à titre de remboursement immédiat et de gratitude, la somme de cinq cent mille francs. Un service rendu de bon cœur ne se paie jamais trop cher."

—Comme dans les comédies un peu vieux jeu, de derrière un rideau en rousvert, les trois amis dont les faces s'allongeaient en palissant, virent apparaître M. Corbillon. Il avait son bon air philosophe et tenait une bouteille de porto vénérable. Il salua, remplit gravement des verres de cristal et, avec l'ineffable sourire des mots de la fin, il porta ce toast: "Nous allons boire à la santé, mes chers amis, de l'amitié!" —Jean Gaumier et Camille Co.

DISCOURS DE L'AVIATEUR FONCK

On manda de Paris que le grand discours prononcé tout dernièrement à la Chambre par le capitaine aviateur Fonck a produit une vive impression. Ses débuts à la tribune ont été pour le glorieux as des as de la guerre un succès véritable.

Le valetur député des Vosges a critiqué le gachis dans lequel se débat l'aviation civile et militaire et a dit, avec beaucoup d'autorité, les améliorations à apporter à cet état de choses.

Fonck a déclaré qu'il fut, pour l'aviation française, une direction unique qui puisse avoir sous sa responsabilité l'organisation de l'aviation commerciale et militaire. L'aviation civile ne doit pas être la concurrente de l'aviation militaire, dit-il. L'une et l'autre doivent servir un même but: celui de servir le pays. L'aviation doit servir au développement économique du pays et à sa défense. Elle doit être la collaboratrice fidèle de l'expansion de la France en temps de paix et la sentinelle avancée en temps de guerre.

C'est dans l'air que s'ouvriront les hostilités de l'avenir; c'est l'aviation qui guidera les combats en commençant la bataille là où elle le jugera le plus opportun pour la victoire. L'action de l'infanterie et de l'artillerie dépendront du rôle joué par les armées d'aviation. Et la victoire sera à la nation dont les pilotes de l'air seront les plus puissantes, les plus rapides, les plus nombreuses et les plus opérantes.

CELEBRATION DU CINQUANTENAIRE DE L'UNION FRANCAISE

Etiez-vous à la fête musicale de l'Union Française le 9 décembre, au local de la société, dans la rue Rampart? Si non, vous avez perdu l'occasion d'entendre de la bonne musique, de beaux chants et des discours patriotiques. Honneur à tous ceux qui en ont pris part.

L'Union Française célébrait son anniversaire. Cinquante ans d'existence, pendant lesquels cette société a rempli un grand rôle dans notre ville. Elle est plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Son œuvre est l'enseignement du français à l'école gratuite, sa création, son enfant. Les bénéfices du concert iront à la caisse spéciale de l'école.

Georges Legrand, président, s'est occupé activement du programme, qui a mérité les éloges de l'audience. Avec M. Henri Wehrmann comme chef d'orchestre et Mme Thérèse Cannon Buckley, ceux qui ont pris part se sont couverts de gloire. Nos félicitations aux élèves de l'école, à J. Billaud, Mme J. de Tarnowsky, A. Meister, P. Jacob, J. Déléry, Mme A. Meister, Mme Iola B. Henderson, et Mme Ruth Rouyer. Également à M. Charles Roche, qui a chanté le rôle de Faust, au Dr. Louis V. Lopez, dans le Méphistophélès, et à Mlle Fay Daire, qui était charmante comme Marguerite. Le discours de M. Legrand suit:

DISCOURS PRONONCE PAR LE PRESIDENT, M. GEORGES LEGRAND

M. le Consul Général de France, vous avez bien voulu nous faire l'honneur d'accorder votre haut patronage à cette fête du Cinquantième de l'Union Française, qui marque une longue et si intéressante étape dans l'histoire de la Colonie Française de la Nouvelle-Orléans.

L'Union Française, dont je suis ici le porte-parole, vous en est profondément reconnaissante, d'abord, parce que votre présence à cette célébration nous procure la joie de pouvoir offrir au représentant de la France, en personne, l'hommage de notre respectueuse affection et de lui renouveler l'assurance de notre dévouement le plus sincère à l'Idéal qui lui est cher. Et ensuite, parce qu'elle nous donne la vive satisfaction de pouvoir vous exprimer publiquement les sentiments de profonde gratitude que nous ressentons pour l'intérêt constant, ainsi que pour l'appui matériel et moral que nous obtenons, sans cesse, par votre bienveillante entremise, du gouvernement de la République Française, lequel, en dépit des lourdes charges qui pèsent sur lui à l'heure actuelle, consent néanmoins aux plus larges sacrifices pour venir en aide aux œuvres françaises à l'étranger.

Mesdames, Messieurs, l'Empressement que vous avez mis à nous apporter, ce soir, l'expression de votre sympathie pour l'œuvre que poursuit l'Union Française, en venant assister aussi nombreux à cette belle manifestation d'art Français—dont vous conserrez, j'en ai le très doux espoir, un souvenir inoubliable—est pour nous un encouragement dont notre Société vous sait infiniment gré.

Vous avez répondu à notre appel avec une générosité de cœur qui prouve combien vous restez attachés à la grande famille française où vous sortez, et que, loyaux citoyens de la Grande République des Etats-Unis, vous n'en gardez pas moins le souvenir, l'instinct, le goût de la France.

Mon cœur de Français éprouve une joie et une émotion très douces à rendre hommage à ce souvenir attendrissant d'un passé commun, à cet esprit de famille qui vous anime.

Vous avez admirablement compris qu'en sollicitant votre générosité, à l'occasion de ce mémorable anniversaire, notre but était de conserver la maison familiale, dont le nom reste attaché aux nobles traditions du passé qui sont votre patrimoine, votre bien propre, dont vous êtes justement fiers.

La tâche qu'accomplit l'Union Française, en dehors de l'œuvre charitable qu'elle remplit et dont le gouvernement des Etats-Unis reconnaît lui-même les services par le don généreux qu'il lui fit lors de l'épidémie de fièvre jaune en 1878, est digne du plus haut intérêt, croyez-moi, à une heure où la paix du monde civilisé dépend de l'union morale et intellectuelle des deux grands peuples amis.

Répandre l'usage de la langue française, n'est-ce pas, en effet, répandre l'amour du Droit et de la Justice, la haine de la violence et de l'oppression et perpétuer ces traditions d'honneur, de probité, de désintéressement, sur lesquelles repose l'idéal de la civilisation le plus élevé qui puisse être conçu par l'esprit humain?

Ces idées fondamentales sur lesquelles doit être bâtie la civilisation humaine, ne sont-elles pas l'apanage de nos vieilles familles Louisianaises? Elles sont respectées au sein de leurs foyers et contribuent non seulement au bonheur familial, mais sont aussi un instrument puissant pour assurer la gloire de la Grande République Américaine qui s'est rangée aux côtés de la France, pendant la Grande Guerre, pour les défendre.

Aussi est-il puéril de penser qu'être un ami de la France et propager son langage, c'est manquer de loyauté

envers le drapeau étoilé qui protège nos foyers.

Les idées franco-américaines, faites des mêmes tendances idéalistes, peuvent se fondre, surtout par la connaissance mutuelle de la langue, couleurs qui composent leur étendard avec autant d'harmonie que les trois national respectif.

Et c'est de l'inspiration de cette pensée que provient ce désir, qui se manifeste aujourd'hui sur tout le territoire des Etats-Unis, même au fond du Texas, parmi les américains amis de ces nobles sentiments et qui ont foi en l'énergie morale et spirituelle de la France, d'apprendre notre langue, parfois au prix de grandes difficultés et de sacrifices personnels auxquels nous devons rendre honneur, parce qu'ils possèdent dans leur cœur le sentiment très net que jamais la France n'a été plus digne d'être connue et comprise et que la connaissance du langage est le moyen le plus sûr d'arriver à la parfaite compréhension réciproque et à la sympathie éclairée.

Aussi, à l'occasion de ce cinquantième anniversaire de l'Union Française, permettez-moi de rendre un pieux et juste hommage à la mémoire de ceux qui ne sont plus, qui m'ont précédé à la présidence de notre Société, depuis son fondateur, M. Passama Domeneck, français des plus distingués, qui eut l'heureuse inspiration d'entreprendre ce travail de missionnaire de l'idée française, en réunissant tous les éléments pour la défense, comme si déjà il prévoyait, à cette époque lointaine, son utilité pour l'avenir.

Hommage et reconnaissance à la mémoire des Edgar Laru, François Tujague, Félix Lurue, Fortuné Jaubert, Clément Jaubert et Emile Ecuver, tous hommes dont le grand cœur, le désintéressement absolu et l'amour de la France, ont contribué si puissamment au maintien de l'idéal français dans les foyers néo-orléanais par les élèves formés par notre école.

Permettez-moi de vous dire que leur exemple est une source constante d'inspiration pour ceux entre les mains desquels reposent actuellement les destinées de l'Union Française.

Beaucoup d'entre-eux, que vous voyez ici présents, ont vieilli à son service, et, comme je crois qu'il est juste de présenter aussi quelques bouquets aux vivants, je suis heureux d'offrir ce soir mon tribut d'admiration, en particulier, à MM. Surnely et Bordenave, nos deux vice-présidents, pour leur dévouement inlassable à la cause de l'Union, à laquelle ils ont consacré le meilleur de leurs pensées et de leur cœur pendant toute leur vie; M. Georges Damiens, notre excellent secrétaire, auquel revient une large part du prestige de la Société et dont le mérite est au-dessus de tout éloge; à M. Bernard Laudumy, qui gère depuis de si nombreuses années notre trésorerie, parce que la Société sait très bien que ses fonds ne pourraient être confiés en de meilleures mains; à M. Albert Maurin, l'homme d'action par excellence, dont les services rendus à l'Union seraient trop longs à énumérer; à Dr. Charles Lopez dont le dévouement n'a d'égal que l'esprit... Autour d'eux se groupent des hommes dont la hauteur de caractère vous permet d'avoir foi dans le succès de leurs efforts.

Il en est un, entre tous, dont nous regrettons vivement l'absence à cette belle fête (dont il a été un des inspirateurs et dont il se présidait tant à l'avance), c'est le président du comité de notre école, M. André Lafargue. Son nom, si intimement lié aux travaux de l'Union Française, a droit à une place toute particulière d'affectionnée reconnaissance dans le cœur de nos élèves, dont il est le serviteur infatigable. Depuis de nombreuses années, par une action soutenue, non seulement par l'éloquence de sa parole, mais aussi et surtout par le travail de son comité, dont il est l'âme dirigeante, M. André Lafargue s'est employé, sans relâche, au maintien de notre institution scolaire gratuite.

Il n'existe point, que je sache, d'après plus zélé de la cause franco-américaine.

Aussi, ce fut pour nous l'occasion d'une grande réjouissance lorsque, tout récemment, nous apprîmes, que le gouvernement de la République Française, en récompense de ses services, l'avait élevé à la haute dignité d'officier de la Légion d'Honneur.

Retenu en France par les affaires qui l'y ont appelé, M. Lafargue n'a pu revenir à temps pour assister à notre fête, mais nous savons qu'il est de cœur avec nous. Au nom de ses professeurs de notre école, au nom de nos élèves et de tous les directeurs de l'Union Française, je suis heureux de lui apporter ici l'hommage de notre appréciation la plus sincère pour sa haute et éclairée collaboration.

L'Union Française est justement fière de son passé; mais elle n'est pas moins de son présent. La lutte pour le maintien de son institution scolaire gratuite de jeunes filles devient, certes, chaque jour plus difficile et exige constamment de grands sacrifices, mais, c'est pour quoi elle vit et pour quoi elle veut vivre, car, en apprenant aux jeunes filles, dont l'éducation lui est confiée, à connaître et à aimer la France, elle leur enseigne, en feuilletant les pages de son histoire, en puisant dans la richesse de sa littérature, ce qu'une longue succession d'ancêtres se sont efforcés de nous montrer, à savoir: comment on doit vivre pour la patrie,

pour la famille, pour la gloire de son pays et pour la liberté du monde. Elle leur enseigne que le bonheur familial, la beauté du caractère, la générosité, sont indépendantes de la richesse.

Et nul n'est mieux qualifié pour leur inculquer ces nobles sentiments que la directrice de notre école: Mlle Marie Dumestre, femme, qui, à la manière de ses ancêtres, affirme par ses actes ce qu'elle introduit par la parole, et dont la vie se passe, comme celle de ses dévouées collaboratrices, dans le devoir effacé.

Au nom de l'Union Française, au nom de son école en particulier, je remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont bien voulu venir assister à cette magnifique soirée.

Je prie les artistes, et particulièrement les amateurs de talent qui ont répondu avec tant d'empressement désintéressé à notre appel, afin d'en assurer le succès, de vouloir bien agréer l'expression de notre profonde gratitude. Nos remerciements s'adressent à tous sans distinction, mais vous me permettez d'en réserver une bonne part à notre excellent impresario, M. le Docteur Charles Lopez, qui en fut la cheville ouvrière, et auquel vous êtes redevable de l'intéressant programme que nous avons le plaisir de vous offrir.

En quittant cette salle ce soir, vous pouvez être persuadés que vous avez rendu un très grand service, car vous avez contribué à rendre plus intime et plus fraternelle l'union entre la France et la Grande République assurez donc le cœur bat à l'unisson du sien.

Vive la France!
Vive les Etats-Unis!
Vive l'Union Française, modeste trait d'union entre ces deux grands et beaux pays...

Tout Particulièrement

Je ne fus pas peu surpris de voir entrer il y a deux mois dans mon modeste cabinet de travail Fernand Combet. Oui, Combet, le célèbre dramaturge, l'auteur acclamé de pièces peut-être périsissables, mais que pour le moment on jugeait être des chefs-d'œuvre, Combet, l'écrivain de théâtre à la dernière mode, dont les pièces, avaient toujours dépassé la centième en faisant le maximum, et pas seulement au dire des communi-

Qu'est-ce que pouvait vouloir ce grand pontife à l'humble auteur de pièces à succès que j'étais? Je l'avais quelquefois rencontré sur les boulevards, évitant son regard, tant je redoutais, de faute de se souvenir de ma tête, il ne me rendit point son salut; à d'autres rares occasions dans les coulisses, le soir d'une de ses "généralies", lui serrant la main à la lui-bruyère de jalousie.

Une fois j'avais eu l'audace bête de lui écrire pour lui demander une collaboration. Il m'avait envoyé un mot six semaines après, me disant que très occupé il regrettait beaucoup de ne pouvoir, etc...

Aussi sa visite m'intriguait-elle au plus haut point.

—Bonjour, mon cher Vendeur, s'écria ce grand homme, en me serrant affectueusement la main, tout en me tripotant l'épaule d'un geste empreint de la plus franche cordialité.

—Très fier de vous recevoir, maître, dis-je d'un ton que j'aurais voulu rendre plus froid.

Il s'assit. Et j'appris, après quelques préliminaires, l'objet de sa visite.

—Mon cher, je suis proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur aux beaux-arts. Que voulez-vous, je me laisse faire. A quarante-six ans, ces choses-là vous touchent encore. Si je ne l'ai pas cette année, ça ne m'intéressera plus.

Je observais une prudente réserve, hochant la tête, car je voyais où il voulait en venir.

—Je sais, continua-t-il, que vous êtes un ami intime de Dubosquet-Renard, etc...

—Oh! intime... interrompis-je.

—Si! si! Intime... ne vous en défendez pas... Vous dinez chez lui deux fois par mois... Vous lutotez... Une longue amitié vous unit.

—C'est-à-dire qu'il m'a connu tout gosse, n'est-ce pas...

Ceci était pour faire sentir à Combet que je n'avais que trente-six ans, moi!

—Bref, mon cher Vendeur, je sais que si vous consentez à dire un mot à Dubosquet-Renard, pour moi, mon affaire est claire...

—N'exagérons rien, mon cher confrère, dis-je en me renversant dans mon fauteuil. Léon m'écoute quelquefois volontiers, mais de là à faire ce que je veux...

Combet émit alors un petit tas de "tu, tu, tu, tu, tu", très flatteurs, et s'employa à me faire comprendre que lorsqu'on était l'ami d'un grand homme, c'était un devoir de venir en aide aux camarades.

—C'est entendu, maître, répondis-je, vague, j'écrivirai un mot à Dubosquet-Renard...

—C'est alors que Combet s'aperçut qu'il fallait jouer franc jeu.

—Je compte sur vous, et doublement, dit-il en se levant, car à présent j'ai du temps à moi, et j'espère bien que nous allons pouvoir travailler ensemble.

Et il me donna rendez-vous chez lui pour le surindemain.

—J'irai voir Dubosquet-Renard demain, fis-je en le raccompagnant. J'y allai en effet. Durant la demi-heure que je demurai en compagnie de Dubosquet-Renard, il fut question d'un tas de choses triviales et sans rapport avec les hautes fonctions de ministre. Il n'avait pas en effet qu'il fut question entre nous d'affaires sérieuses. Cependant, sur le pas de la porte, je pus lui toucher un mot de la croix de Combet.

—Nous en reparlerons, me dit-il, nous avons deux mois devant nous avant la promotion de janvier. On verra, on verra...

Le lendemain matin j'étais chez Combet et je lui annonçai: —C'est entendu, mon cher maître. Léon m'a donné sa parole d'une façon toute particulière.

Et une heure après, nous avions mis sur pied le scénario d'une comédie dramatique.

Un mois s'écoula. Après l'enthousiasme des premiers jours, Combet parut se désintéresser de notre pièce et des deux actes qui restaient à faire.

—Nous avons le temps, me disait-il. Nous ne passerons en tous les cas pas cette saison.

Quelques jours après ces malencontreuses paroles, je lui écrivis: —Mon cher ami. J'ai vu hier Dubosquet-Renard au sujet de ce que vous savez. Je ne crois pas que vous puissiez passer à la promotion de janvier. Quand vous voyez-je?

Quatre-huit heures après, un petit bleu du cher maître m'apprenait que notre pièce était reçue au Vaudeville, que le premier acte allait entrer en répétition, et que nous serions joués à la fin du mois.

Le lendemain, j'étais chez lui. Il avait fini le second acte, et je lui apportais les meilleures nouvelles de sa candidature.

Pour lui faire terminer le troisième acte, je dus lui apprendre que les beaux-arts disposaient d'un très fameux m'avait pas dit qu'il avait trop de candidats auteurs dramatiques?

Enfin il consentit à mettre lui-même notre pièce en scène le jour où je lui appris que Steinberg, son rival le plus direct, était aussi sur les rangs pour le petit ruban rouge.

Le 20 décembre, nous eûmes le petit dialogue suivant: —Nous passons le 23. Vous croyez que ça marchera? lui demandai-je.

—Très bien. —Dis donc, la promotion paraît le 3... Vous pensez que ça marchera?

—Très bien.

Le 28, en effet, la répétition générale de notre pièce eut un gros succès. Dans une loge on remarquait le ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts qui, pendant un entr'acte, vint agréer très chaleureusement la main magistrale de Combet.

Le lendemain, je déjeunais chez Léon. Encore gris de mon tout récent succès, je ne me souvins pas très bien de ce qu'il me raconta. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il me fit un long exposé sur les encouragements à donner aux jeunes, sur le dégoût qu'il avait des pontifes, que sais-je encore!

Et le 3 janvier, à mon immense surprise, j'appris par les journaux que j'étais nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La surprise de Combet fut encore plus immense, si elle fut moins joyeuse, car son nom ne figurait pas sur la liste rouge. Il attendait que le ministre, dont faisait partie Dubosquet-Renard, fut renversé pour m'envoyer une terrible lettre d'injures, et se brouiller avec moi.

L'ingrat! Jusqu'au désir d'un ruban peut-il vous mener, tout de même! Est-ce bête de s'hypnotiser ainsi sur une boutonnière.—Serje Veber.

L'ESPRIT DE CLEMENCEAU

Puisque tous les journaux des Etats-Unis sont pleins de faits et gestes de M. Clemenceau, rappelons cette anecdote ou se révèle l'esprit primesautier et savorche du "Père la Victoire".

Quand il était président du Conseil, il se rendit dans un département voisin de Paris, et quand il apparut sur le seuil de la gare, le Maire de la localité s'approcha de lui en grand mystère, et lui murmura ces mots dans l'oreille

—Vous savez, monsieur le Président, ce qui arrive au Préfet?

—Ma foi non

—Eh bien! il couche avec sa bonne et toute la ville le sait.

M. Clemenceau éclata de rire et, donnant une bonne bourrade à son interlocuteur, répondit: —Qu'est-ce que ça peut bien nous faire... à nous, qu'il couche avec sa bonne, pourvu qu'il administre bien son département.

Mais le soir, au banquet, après tous les discours officiels, M. Clemenceau se leva à son tour prononça un speech quelconque qu'il termina ainsi

—Messieurs, je bois à la santé du Préfet et de sa bonne.

Et après un long silence, il ajouta: —... et intelligente administration.

Tout le monde comprit. La joie des convives qui étaient au courant des amours auventures du Préfet, fut immense et bruyante.

Seul, le malheureux Préfet était vert